

SRI AUROBINDO

SAVITRI

Livre VI

traduction de
SATPREM

SRI AUROBINDO

S A V I T R I

LIVRE SIX

Le Livre du Destin

traduction de
SATPREM

L'épopée de la victoire sur la mort

Jamais tant de secrets n'ont été dits avec tant de beauté

CHANT UN

Le Mot du Destin

(Narad, le chantré céleste, le Voyant, occupe une place toute spéciale dans la tradition indienne : c'est un homme divinisé, l'annonciateur ou le précurseur de l'Homme Divin à venir. Il n'est pas "né dieu", mais homme devenu dieu. Il a pris rang parmi les immortels et il peut à volonté se déplacer parmi les trois mondes, sur les sommets supraconscients et à travers notre monde physique et mortel, et les mondes subconscients ou "inconscients" qui recèlent les clefs de notre avenir. Il connaît donc les trois temps, passé, présent et à venir, et c'est lui qui annonce le Destin de Savitri et de Satyavane.)

Par de silencieux confins à la frontière du plan mortel,
Traversant de vastes étendues de paix lumineuse
Narad, le sage céleste du Paradis
Descendait, chantant dans l'immensité radieuse de l'air.
Attiré par l'été doré de la terre
Posée sous lui comme une boule ardente
Lancée sur quelque table des Dieux
Roulée et mue comme par une invisible main
Pour attraper la chaleur et la flamme d'un petit soleil,
Il quittait les heureux chemins de l'Immortel
Vers un monde de labeur et de quête et de chagrin et d'espoir,
Vers ces lieux où la vie et la mort jouent à la bascule.
À travers les frontières impalpables d'un espace d'âme
Il est passé du monde Mental au monde des choses matérielles
Parmi les inventions du Moi inconscient
Et les rouages d'une Force somnambule aveugle.
Sous lui, brûlait une myriade de soleils tournoyants :
Il a percé les ondes de l'océan éthéré,
Un Air originel apportait la joie d'un premier toucher,
Un Esprit secret prenait son formidable souffle
Contractant et dilatant cet énorme univers ;
Dans sa grandiose révolution à travers le Vide
La puissance secrète du feu créateur
Déployait son triple pouvoir constructeur et créateur des formes,
Sa danse ondulatoire qui tisse d'infinitésimales étincelles,
Ses nébuleuses qui bâtissent la forme et la masse :
La base magique et la trame d'un monde,
Sa radiance qui éclate dans la lumière des étoiles ;

Narad sentait la sève de la vie, la sève de la mort,
Il s'enfonçait dans la communion dense de la Matière solide
Dans l'obscurité de ses formes
Il partageait l'identité d'un Esprit muet.
Et voici qu'il voyait l'Être cosmique à la tâche,
Ses yeux mesuraient les espaces, sondaient les abîmes,
Son regard intérieur suivait les mouvements de l'âme,
Il voyait l'éternel labeur des Dieux,
Il observait la vie des bêtes et des hommes.
Alors le ton du chanteur a changé,
Une émotion et un émerveillement faisaient vibrer sa voix :
Il ne chantait plus la lumière qui jamais ne pâlit
Ni l'unité, ni la pure félicité immortelle,
Il ne chantait plus le cœur impérissable de l'amour,
Son chant était un hymne de l'Ignorance et du Destin.
Il chantait le nom de Vichnou¹, et la naissance
Et la joie et la passion du monde mystique,
Et comment les étoiles furent créées et la vie commença
Et les terres silencieuses s'animèrent avec le battement d'une âme.
Il chantait l'Inconscient et son moi secret,
Son pouvoir tout-puissant sans savoir ce qu'il fait,
Qui modèle tout sans vouloir, sans penser ni sentir,
Son mystère occulte, infaillible et aveugle,
Et les ténèbres qui ont soif de l'éternelle Lumière,
Et l'Amour qui couve au fond des sombres abîmes
Attendant une réponse des cœurs humains,
Et la mort qui grimpe vers l'immortalité.
Il chantait la Vérité qui crie au fond de la Nuit aveugle,
Et la Mère de Sagesse cachée dans la poitrine de la Nature
Et l'Idée qui œuvre derrière cette Nature muette
Et le miracle de ses mains transmutatrices :
Il chantait la vie qui sommeille dans la pierre et dans le soleil
Et le mental subliminal dans la vie sans mental,
Et la conscience qui s'éveille dans les bêtes et dans les hommes.
Il chantait la gloire et la merveille qui doivent naître
Et le Suprême qui arrache enfin son voile,
Il chantait le corps devenu divin et la vie devenue félicité,
L'immortelle tendresse qui embrasse l'immortel pouvoir,
Le cœur qui sent directement les cœurs,
La pensée qui voit directement les pensées,
Et le délice quand toutes les barrières tombent,
Et la transfiguration et l'extase.

1. Le dieu créateur.

Alors, tandis qu'il chantait les démons se mirent à pleurer de joie
Voyant venir la fin de leur longue et terrible tâche
Et la défaite qu'ils avaient en vain espérée,
Et l'heureuse délivrance du destin funeste
Qu'ils avaient eux-mêmes choisi
Et le retour en l'Un d'où ils étaient venus.
Celui-là qui avait conquis le rang des immortels,
L'Homme divin, Narad, descendait sur la terre des hommes.
Comme un éclair fulgurant, une gloire est tombée
Jusqu'à toucher le sage roi Ashwapati dans sa contemplation,
Ouvrant les yeux, il vit, étrangement enluminée,
Sortie d'une nuée lumineuse,
Cette face, ce masque de beauté et de joie antique
Apparue en plein jour et descendue à Madra
En son palais fleuri de pierres délicates.
Le sage roi méditatif l'accueillit en bienvenu ;
À ses côtés, siégeait une créature de beauté, passionnée et posée,
Comme une flamme d'aspiration sacrificielle
Montant dans l'air lumineux depuis son siège terrestre :
Un front de reine, la mère humaine de Savitri.
Là, une heure durant, insensibles aux assauts de la terre
Ils ont laissé les soucis de la vie ordinaire et coulèrent
Emportés par le haut rythme de cette voix
Tandis que le chant scandé du visionnaire céleste
Disait le labeur et la peine des hommes
Et la tâche des dieux, le but qu'ils poursuivent sur la terre,
Et la joie qui palpite
Derrière le miracle et le mystère de la douleur.
Il chantait le cœur de lotus de l'amour
Et ses mille semences de vérité lumineuse
Qui dorment et vibrent derrière le voile des apparences.
Avec chaque touche, il tressaille, cherche à s'éveiller
Et un jour il entendra une voix ravie
Et fleurira dans le jardin de l'Épouse
Lorsqu'elle sera saisie et découverte par son seigneur.
Un puissant frisson d'extase
S'est glissé dans le cœur profond de l'univers.
L'Épouse s'est éveillée du sommeil de sa Matière,
Des rêves de son mental,
Elle a vu la face de Dieu sans voile.

* * *

À l'instant même où il chantait
Et tandis que ce ravissement se glissait dans le temps terrestre
Saisissant même les cieux,
Savitri est arrivée d'un impérieux galop
Pareil à celui de son cœur rapide en hâte ;
Ses pas radieux traversèrent les corridors du palais.
Transformée par le halo de son amour, elle arrivait
Un bonheur émerveillé dans son regard insondable ;
Ses yeux étaient pleins d'une éblouissante buée de joie
Comme l'une qui vient de quelque ambassade des cieux
Pour remplir la haute mission de son cœur,
Comme l'une qui apporte le consentement des dieux
À son amour de toute éternité ;
Elle était debout devant le trône de son puissant père
Et, passionnée de la beauté découverte sur la terre
Transformée et neuve dans la miraculeuse lumière de son cœur,
Elle vit, telle une rose émerveillée qui adore,
La douceur de feu du fils des Cieux, Narad.
Il a jeté sur elle son immense regard immortel ;
Sa vision intérieure l'enveloppait de lumière,
Mais retenant sa connaissance derrière ses lèvres immortelles,
Il s'est exclamé :
"Quelle est donc cette épouse qui vient,
Cette fille du feu,
Car, autour de sa tête illuminée
Un grand cortège d'hyménée verse un torrent de lumières
Et des étincelles de tous côtés ?
De quelles vertes clairières miroitantes
Cachées dans le silence des rosées
Ou de quel vague rivage ombreux perlé de lune
Apportes-tu cette gloire qui enchante tes yeux ?
La terre a maintes étendues dorées et des collines ténébreuses
Qui enveloppent leurs crêtes fantômes rêveuses dans la nuit,
Et, gardés dans la joie claustrale des forêts,
Des lacs secrets descendent et s'enlissent dans la félicité
Saisis au détour par les mains assoiffées
Et la passion murmurante du torrent qui appelle :
Mais dans la pure embrasse de ce murmure aux lèvres fraîches
Ils perdent leur âme sur un lit de roseaux tremblants.
Et tout cela recèle des présences mystérieuses
Qui laissent sentir la félicité de quelque esprit immortel
Et tout cela laisse perler l'appel de joie du cœur terrestre.
As-tu séjourné là et, émerveillée,

Subi un regard inconnu ou entendu une voix
Qui a contraint ton âme à écouter
Et ta vie à faire couler son ivresse ?
Ou, si j'en crois ma pensée, voyant l'éclat de tes yeux,
Je dirais : nulle coupe terrestre ne t'a enivrée
Mais quand tu as traversé le rideau d'azur du matin,
Sur un seuil magique, tu as été enveloppée
De mondes trop brillants pour les yeux des hommes.
Pressée par l'assaut des voix de délice
Et saisie par le charme des ramilles ensoleillées dans les bois féeriques,
Poussée sur les pentes rayonnantes
Des monts de Gandhamadan¹ où rôdent les Apsaras,
Ton corps a partagé des jeux que nul n'a vus
Et dans le pays des dieux, tes pas humains ont vagabondé,
Ta poitrine mortelle a tressailli d'une parole divine
Et ton âme a répondu à un Mot inconnu.
Quels pas des dieux, quelles flûtes enchantées des cieux
Ont soufflé cette haute mélodie qui t'entoure
De près, de loin, venue dans l'air doux en fête
Que tu entends encore, surprise ?
Ils ont baigné ton silence d'un étrange fruit d'extase vermeille
Et tu as posé tes pas sur les pics vaporeux d'une lune de félicité.
Ô toi, ailée de lumière, révèle d'où tu t'es envolée
Teintée de bonheur, en hâte sur cette verte terre embrouillée,
Ton corps à l'unisson du cri printanier de l'oiseau.
Les roses de tes mains vides sont pleines
De ta propre beauté seulement et de l'ivresse
D'une embrasse souvenue ;
En toi rayonne une jarre céleste,
Ton cœur de miel puissant et résolu
Déborde d'un vin de nectar nouveau et suave.
Tu n'as jamais parlé aux rois de la douleur.
La musique périlleuse de la vie sonne encore à tes oreilles,
Mélodieuse au loin, rapide, grandiose tel le chant du Centaure,
Ou douce comme la cascade des eaux par les collines,
Ou puissante comme un grand hymne de tous les vents.
Comme la lune dorée tu vis dans ton extase intérieure.
Tu viens, telle la biche argentée parmi les bocages
Fleuris de rêves vermeils et de boutons de corail,
Ou tu voles comme la déesse du vent par la ramure,
Ou tu vagabondes, ô tourterelle aux ailes de neige
Et aux yeux de rubis,

1. La montagne des parfums enivrants (connue aussi pour ses plantes médicinales).

Papillonnant parmi les buissons de tes purs désirs
Dans la beauté de ton âme jamais blessée.
Ces paroles sont seulement des images pour tes yeux de la terre
Mais aussi la véridique vérité de ce qui dort en toi.
Car tu es sœur des dieux en ton esprit
Et ton corps terrestre charme les yeux,
Mais ta joie est de la race des enfants du ciel.
Ô toi qui es venue dans ce grand monde périlleux
Que tu regardes maintenant par la seule splendeur de tes rêves,
Où l'amour et la beauté ne peuvent guère vivre en sûreté,
Ton être est dangereusement grand,
Ton âme a vécu solitairement dans la maison dorée de ta pensée
Murée dans la sécurité de tes rêves.
Sur les hauteurs du bonheur tu laisses dormir le destin
Qui invisiblement poursuit la vie inconsciente des hommes ;
Si ton cœur a pu vivre cloîtré dans l'idéal doré,
Puisse ton réveil être aussi haut et aussi heureux !
Si tant est que le destin puisse à jamais rester endormi !”

* * *

Il a parlé mais il cachait sa connaissance derrière les mots.
Comme un nuage joue avec le rire coloré de l'éclair
Mais cache encore le tonnerre dans son cœur,
Narad laissait seulement échapper des images brillantes.
Comme une musique chatoyante, ses paroles voilaient ses pensées ;
Dans sa pitié pour les mortels, il leur disait seulement
La beauté de vivre et le bonheur présent
Comme un vent caresse la brûlure de l'été ;
Le reste, il le celait dans l'omniscience de son esprit.
Pour ceux qui prêtaient l'oreille à sa voix céleste,
Le voile que jette la pitié des cieux sur la douleur à venir
Le décret de l'Immortel semblait être de joie sans fin.
Mais le Roi Ashwapati répondit au Voyant ;
Son esprit à l'écoute avait noté la fin ambiguë,
Senti une ombre funeste derrière les mots,
Mais calme comme l'un qui fait toujours face au Destin
Ici-bas parmi les détours dangereux de la vie terrestre,
Il répondit à cette pensée discrète par des paroles mesurées :
“Ô sage immortel qui connais toutes choses ici-bas,
Si je pouvais lire à la lueur de mes propres souhaits
Derrière le bouclier sculpté d'images symboliques
Que tu as jeté devant ta pensée céleste,

Je verrais peut-être la marche d'une jeune vie divine
Qui commence heureusement sur la terre avec des yeux de lumière ;
Née à la frontière de deux mondes merveilleux
Entre l'inconnaissable et l'Au-delà,
Elle jette la flamme des symboles de l'Infini
Et vit dans la grande lumière des soleils intérieurs.
Car cette jeune vie a lu et brisé les sceaux secrets,
Elle a bu aux fontaines de joie de l'Immortel,
Elle a regardé par les barreaux dorés des cieux,
Elle a pénétré le Mystère qui aspire
Elle voit par-delà les choses ordinaires de la terre
Et communit avec les Pouvoirs qui bâtissent les mondes,
Jusqu'au jour où, par les portes étincelantes et les rues mystiques
De la cité de perles et de lapis-lazuli
De hauts faits mettent en branle la marche des dieux.
Bien que, à certaines haltes dans nos vies humaines,
La terre garde quelques brèves heures parfaites pour l'homme
Et les pas inconscients du Temps peuvent sembler
Un éternel moment vécu par l'immortel,
Rares sont ces contacts dans le monde des mortels :
Il n'est guère une âme et un corps nés ici
Dans la tempête et le mouvement laborieux des étoiles
Qui puisse garder la note paradisiaque dans sa vie
Et répéter le rythme et la mélodie aux maintes tonalités
Qui bat inlassablement dans l'air ravi,
Le chant surpris qui fait ondoyer la danse de l'Apsara
Quand elle glisse radieuse comme un nuage de lumière,
Une vague de joie sur le sol d'opale des cieux.
Regarde Savitri, cette coulée de lumière et d'amour dans une image,
Cette ode lyrique de l'ardeur des dieux
Parfaitement rythmée, cet ondolement d'or sculpté !
Son corps comme un pichet débordant de délice
Pétri dans une splendeur de bronze doré
Comme pour saisir la vérité de joie cachée dans la terre.
Ses yeux sont des miroirs de rêves illuminés
Subtilement enveloppés d'une frange de noir ensommeillé
Qui gardent le reflet des cieux dans leurs abîmes.
Tel son corps, tel son esprit ;
Les aurores ardentes des cieux renaissent glorieusement chaque matin
Comme des gouttes de feu sur une page d'argent
Dans son jeune esprit encore intouché par les larmes.
Toutes choses belles semblent éternelles et neuves
Dans l'émerveillement vierge de son âme cristalline.

Le bleu inaltérable révèle l'espace de sa pensée ;
 Merveilleuse, la lune flotte à travers le ciel surpris ;
 Les fleurs de la terre poussent et se rient du temps et de la mort ;
 Les mutations magiques de la vie, l'enchanteresse,
 Font la course comme des enfants heureux qui jouent
 Avec les heures souriantes.
 Si seulement cette joie de la vie pouvait durer
 Sans que la douleur vienne jeter sa note de bronze
 Sur le rythme de ses jours !
 Regarde-la, ô chantre aux yeux presciants
 Et que la grâce de ton chant permette à ce pur enfant
 De verser autour d'elle le nectar d'une vie sans chagrin
 Par son cœur d'amour lucide
 Et de guérir par la joie la poitrine usée de la terre
 Et de jeter sa félicité comme un heureux filet.
 Comme grandit l'antique arbre d'abondance, tout doré
 Qui fleurit près des ondes murmurantes de l'Alacananda¹
 Où courent, légères, les eaux amoureuses
 Bruissantes et babillantes à la splendeur de l'aurore
 Enlacées dans un rire lyrique
 Aux genoux des filles du ciel
 Qui laissent perler la pluie magique
 Par leurs membres enlunés d'or et leurs longs cheveux de nuages,
 De même les aurores de notre fille sont-elles
 Comme un feuillage gemmé de lumière,
 De même jette-t-elle ses rayons de félicité sur les hommes.
 Sa naissance est une flamme de joie radieuse
 Et sûrement cette flamme embrasera la terre :
 Le décret de la mort, sûrement, la laissera passer sans un mot !
 Mais trop souvent, ici-bas, la Mère insouciant
 Laisse ses élus dans les mains jalouses du Destin :
 La harpe de Dieu s'éteint, son appel de joie,
 Découragé, sombre parmi les bruits malheureux de la terre ;
 Les cordes de la sirène d'Extase ne chantent pas ici
 Ou bien vite sont étouffées dans le cœur humain.
 Des chants de douleur, nous avons assez : permets une fois
 Que ses jours heureux et sans chagrin apportent les cieux ici.
 Ou faudra-t-il toujours que les grandes âmes subissent l'épreuve du feu ?
 Sur la terrible route des dieux,
 Armée d'amour et de foi et de joie sacrée
 Voyageuse vers la maison de l'Éternel,

1. Rivière du ciel qui devient le Gange terrestre. L'arbre céleste de l'“abondance” donne à chacun le fruit qu'il souhaite.

Laisse passer, une fois, sans blessure, une vie mortelle.”
 Mais Narad ne répondit pas ;
 Silencieusement il restait assis
 Sachant que les mots sont vains et le Destin est le seigneur.
 Il regardait dans l’au-delà avec des yeux qui voient ;
 Puis, jouant avec l’ignorance des mortels
 Comme s’il ne savait pas,
 Il s’est exclamé avec une question :
 “Quelle est donc cette haute mission qui presse si vite son char ?
 D’où est-elle venue avec cette gloire dans son cœur
 Et le Paradis devenu visible dans ses yeux ?
 Quel Dieu soudain a-t-elle rencontré, quelle face suprême ? ”
 Et le roi de répondre :
 “L’ashoka rouge¹ l’a regardée partir
 Et maintenant voit son retour.
 Envolée dans l’air d’une aurore flamboyante
 Comme un jeune oiseau fatigué de sa branche solitaire,
 Cette pure douceur s’est aventurée
 Fendant son chemin d’un battement d’ailes rapide
 Notre destinée est écrite à double sens :
 Par les contraires de la Nature, nous marchons vers Dieu ;
 Même dans les ténèbres, nous grandissons encore vers la lumière.
 La mort est notre route vers l’immortalité.
 Pour trouver son propre seigneur,
 Puisqu’il n’était pas encore venu à elle sur la terre.
 Conduite par un appel lointain, son vague vol léger
 A traversé maints matins d’été et des pays ensoleillés.
 Quant au reste heureux, elle le garde au fond de ses yeux,
 Et ces lèvres charmées n’ont pas encore dit leur trésor.
 Ô toi, vierge qui arrives comblée de joie,
 Révèle le nom qui soudain a fait battre ton cœur.
 Qui as-tu choisi roi suprême parmi les hommes ?”
 Et Savitri répondit de sa calme voix tranquille
 Comme l’une qui parle sous les yeux mêmes du Destin :
 “Père et roi, j’ai accompli ta volonté,
 Celui que je cherchais, je l’ai trouvé dans un pays lointain ;
 J’ai obéi à mon cœur, j’ai entendu son appel.
 Aux confins d’une étendue sauvage rêveuse
 Parmi les montagnes géantes de Shalwa et les forêts songeuses,
 Dans sa chaumière d’ermite, Dhyumatsena demeure,
 Aveugle, exilé, proscrit, jadis roi puissant.
 Le fils de Dhyumatsena, Satyavane,

1. L’“arbre sans chagrin”, fleurit une fois par an l’été.

Je l'ai rencontré à l'orée solitaire de cette forêt sauvage.
Ô mon père, j'ai choisi. C'est fait."
Surpris, tous restèrent silencieux pendant un temps.
Alors Ashwapati a regardé dedans et vu
Une ombre épaisse flotter sur ce nom
Aussitôt chassée par une prodigieuse lumière ;
Il a regardé dans les yeux de sa fille et dit :
"Tu as bien fait, j'approuve ton choix.
Si tel est tout, alors tout est sûrement bien ;
S'il y a autre chose, alors tout sera encore bien.
Que cela semble bon ou mauvais aux yeux des hommes,
C'est pour le bien seulement que peut œuvrer la Volonté secrète.
Notre destinée est écrite à double sens :
Par les contraintes de la Nature, nous marchons vers Dieu ;
Même dans les ténèbres, nous grandissons encore vers la lumière.
La mort est notre route vers l'immortalité.
"Malheur ! Malheur !" gémissent les voix damnées du monde,
Mais quand même le Bien éternel conquiert enfin."
Narad allait parler, mais le roi
En hâte s'est écrié pour conjurer le mot dangereux :
"Ô chante de l'ultime extase
Ne prête pas une vision dangereuse à qui est aveugle,
D'autant que par droit inné tu as vu clair.
N'inflige pas à une tendre poitrine mortelle
La terrible épreuve qu'apporte la prescience ;
N'exige pas tout de suite la divinité dans nos actes.
Il ne s'agit pas là d'heureux pics où vagabondent les nymphes célestes
Ni de l'escalade étoilée du mont Kailash et du Vaïcountha¹,
Ce sont là des monts abrupts et tailladés
Que seuls les forts peuvent grimper
Et rares osent même songer à s'y élever ;
Bien des voix appellent et précipitent par des rocs vertigineux ;
Glacés, glissants, coupants sont les chemins.
Les dieux sont trop sévères pour la race fragile des hommes,
Dans leurs vastes cieux ils sont exempts du Destin
Et oublient les pieds blessés de l'homme,
Son corps qui défaille sous le fouet du chagrin
Son cœur qui écoute les pas du temps et de la mort,
La route de l'avenir est cachée à la vue des mortels,
Ils marchent vers une face voilée et secrète.
Poser un seul pas devant est tout son espoir

1. Kailash, la demeure de Shiva, le dieu destructeur, et Vaïcountha, le ciel de Vishnou, le dieu créateur.

Et il demande seulement un peu de force
Pour affronter l'énigme de son destin enveloppé de mystère.
Guetté par une vague puissance dans la pénombre,
Conscient du danger de ses heures incertaines
Il protège ses aspirations vacillantes contre ce souffle- là ;
Il ne sait pas quand les doigts atroces se refermeront
Sur lui dans l'étreinte que nul n'élude.
Si tu peux dénouer cette poigne
Alors, et alors seulement parle,
Peut-être y a-t-il une échappée du piège de fer :
Notre mental nous trompe peut-être avec ses mots
Et nous appelons fatalité notre propre choix ;
Peut-être le Destin est-il notre volonté aveugle.”
Il dit, et Narad ne répondit rien au roi.
Mais maintenant la reine alarmée éleva sa voix :
“Ô voyant, ta lumineuse arrivée coïncide
Avec ce haut moment d'une vie heureuse.
Alors, que la parole bénigne des sphères sans chagrin
Confirme l'heureuse conjonction de deux étoiles
Et par ta voix céleste consacre la joie.
N'attire pas ici le péril de nos pensées,
Que nos paroles ne créent pas le malheur qu'elles craignent.
Ici il n'y a nulle raison de redouter, nulle possibilité que le chagrin
Vienne lever sa sinistre tête et fixer ses yeux sur l'amour :
Unique esprit dans une multitude,
Heureux est Satyavane parmi ceux de la terre
Que Savitri a choisi pour compagnon,
Et fortuné cet ermitage de la forêt
Où, quittant son palais, ses richesses et un trône,
Ma Savitri va demeurer et apporter les cieux.
Alors, que ta bénédiction pose le sceau des immortels
Sur la félicité sans tache de ces vies de lumière
Et chasse de leurs jours l'Ombre sinistre.
Trop lourde est l'Ombre qui pèse sur le cœur des hommes ;
Il n'ose pas être trop heureux sur la terre.
Il redoute les coups qui poursuivent les joies trop vives,
L'invisible fouet dans les bras tendus du Destin
Le danger qui guette dans les fiers extrêmes de la fortune
L'ironie dans le sourire indulgent de la vie,
Et il tremble au rire des dieux.
Mais si quelque invisible panthère funeste est tapie,
Si les ailes du Mauvais planent sur cette maison,
Alors, dis-le aussi, que nous puissions l'écarter

Et sauver nos vies du péril des rencontres fatales
 Et du mélange fortuit d'un destin étranger.”
 Lentement, Narad répondit à la reine :
 “Quelle aide apporte la prévision à celui qui est poussé ?
 Les portes du secours crient et s'ouvrent à côté,
 Le condamné passe son chemin.
 Une connaissance future est une peine ajoutée,
 Un fardeau torturant et une lumière stérile
 Sur l'énorme scène que le Destin a bâtie.
 L'éternel poète, le Mental universel,
 A paginé chaque ligne de son acte impérial ;
 Invisibles, les acteurs géants vont et viennent
 Et la vie de l'homme est comme le masque de quelque joueur secret.
 Il ne sait même pas ce que diront ses lèvres.
 Car une mystérieuse Puissance contraint ses pas
 Et la vie est plus forte que son âme tremblante.
 Nul ne peut refuser ce que la Force inexorable exige,
 Ses yeux sont fixés sur son but prodigieux ;
 Nul cri ni prière ne peuvent détourner Savitri de son chemin,
 Elle a tiré une flèche de l'arc de Dieu.”
 Narad parlait comme ceux qui vivent libres des chagrins forcés
 Et par leur calme aident les roues cahotantes de la vie
 Et la longue inquiétude des choses transitoires
 Et l'affliction et la passion d'un monde sans repos.
 Mais la mère voyait,
 Comme si son propre sein était transpercé,
 L'antique condamnation des hommes frapper son enfant :
 Sa douceur qui méritait un autre destin
 Recevait seulement une plus large mesure de larmes.
 Bien qu'aspirant à la nature des dieux,
 Son mental cuirassé d'épreuves, armé de puissantes pensées,
 Sa volonté toute blasonnée derrière un bouclier de sagesse,
 Bien que montée aux cieux tranquilles de la connaissance,
 Bien que sereine et sage reine d'Ashwapati,
 Elle était encore humaine
 Et ses portes se sont ouvertes au chagrin ;
 Elle accusait l'injustice aux yeux de pierre
 Le dieu de marbre de l'inflexible Loi ;
 Elle oubliait la force qu'apporte l'extrême adversité
 Aux vies qui se tiennent debout et affrontent le Pouvoir cosmique :
 Son cœur récusait le juge impartial
 Taxait de perversité l'Un impersonnel.
 Elle ne faisait pas appel à son esprit tranquille

Mais comme l'homme ordinaire sous son fardeau
Défaillant et soufflant sa douleur en paroles ignorantes,
Elle attaquait maintenant l'impassible Volonté du monde :
"Quel est ce destin à pas de loup qui s'est glissé sur son chemin
Sorti du cœur sinistre de quelque forêt noire ?
Quelle créature de malheur souriait là au bord de la route
Parée de la beauté du fils de Shalwa ?
Peut-être était-ce un ennemi venu de son passé
Armé de la force cachée d'anciens torts
Inconnus de lui-même, et inconnue l'a saisie.
Ici-bas, terriblement entremêlés, l'amour et la haine
Viennent à nous, voyageurs aveugles parmi les périls du Temps.
Nos jours sont les maillons d'une chaîne désastreuse,
La Nécessité venge nos pas fortuits ;
De vieilles cruautés reviennent incognito,
Les dieux profitent de nos actes oubliés.
Mais cette loi amère fut créée en vain.
Notre propre mental est le justicier du Destin.
Car nous n'avons rien appris et continuons de répéter
Les égarements invétérés de notre moi avec d'autres âmes.
Il y a de terribles alchimies dans le cœur humain,
Déchu de son élément éthéré
L'amour s'obscurcit au contact des dieux d'en bas.
L'ange redoutable, en colère contre ses propres joies
Délicieusement blessantes mais dont il ne saurait se passer,
Est impitoyable pour l'âme quand sa fascination est désarmée,
Il visite sa proie tremblante avec son propre tourment
Et nous oblige, énamouré, à nous coller à son étreinte
Comme si nous étions amoureux de notre propre agonie.
C'est la plus poignante des misères de ce monde,
Et le chagrin réserve d'autres lasso pour notre vie.
Nos sympathies deviennent nos tortureurs.
J'ai la force de supporter mon propre châtement,
Le sachant juste, mais sur cette terre embrouillée,
Frappée par la douleur des créatures blessées et impuissantes,
Souvent la force me manque de rencontrer d'autres yeux souffrants.
Nous ne sommes pas tels les dieux qui ne connaissent pas le chagrin
Et regardent impassiblement un monde souffrant ;
Sereins, ils regardent en bas la petite scène humaine
Et les passions sans lendemain qui croisent les cœurs mortels.
Une antique histoire de malheurs peut nous atteindre encore,
Nous gardons la peine de poitrines qui ne respirent plus,
Nous sommes secoués à la vue des douleurs humaines

Et partageons les misères que les autres sentent.
Les yeux sans passion et sans âge ne sont pas nôtres.
Trop dure pour nous est l'indifférence des cieux :
Nos propres tragédies ne nous suffisent pas,
Nous faisons nôtres tout le pathétique et toutes les souffrances ;
Nous avons le chagrin d'une grandeur disparue
Et sentons le toucher des larmes dans les choses mortelles.
Même l'angoisse d'un étranger me fend le cœur,
Et elle, ô Narad, est mon enfant bien-aimée.
Ne nous cache pas notre sort funeste, si tel est notre sort.
Pire est le visage d'un Destin inconnu,
Une terreur muette, menaçante, sentie plutôt que vue
Derrière notre dos le jour, derrière notre couche la nuit,
Un Destin tapi dans l'ombre de notre cœur,
L'angoisse de l'invisible qui attend pour frapper.
Savoir est mieux, si dur soit-il de le supporter.”
Alors le sage a parlé, perçant le cœur de la mère ;
Obligé Savitri à tremper sa volonté comme de l'acier
Ses paroles déclenchaient le ressort du Destin cosmique.
Les grands Dieux se servent de la douleur des cœurs humains
Comme d'une hache tranchante pour tailler leur route cosmique :
Ils prodiguent sans compter les larmes et le sang des hommes
Pour le dessein d'un moment dans leur travail fatidique.
La balance de la Nature cosmique n'est pas la nôtre
Ni la mesure mystique de ses nécessités et de son usage.
Un seul mot déchaîne de vastes opérations,
Un acte fortuit détermine le destin du monde.
Ainsi, maintenant, en cette heure déclenchait-il la destinée :
“Tu as réclamé la vérité, je te donne la vérité.
Une merveille de rencontre de la terre et des cieux
Tel est celui que Savitri a choisi parmi les hommes.
Sa personne est en tête de la marche de la Nature,
Son être unique dépasse les œuvres du Temps¹.
Un saphir taillé dans le sommeil des cieux,
Telle est l'âme enchantée de Satyavane,
Un rayon jailli du ravissement de l'infini,
Un silence qui se réveille à un hymne de joie.
Une divinité et une majesté ceignent son front ;
Ses yeux gardent la mémoire d'un monde de félicité.
Aussi resplendissant qu'une lune solitaire dans les cieux,
Doux comme le tendre bourgeon désiré par le printemps,

1. Osons le dire, Narad fait ici une merveilleuse description de Sri Aurobindo lui-même.

Pur comme la rivière qui caresse des rives silencieuses,
Il prend d'heureuse surprise l'esprit et les sens.
Jonction vivante du Paradis doré,
Immense azur bleu, il se penche sur la soif du monde,
Il puise dans l'éternité la joie du Temps,
Étoile de splendeur ou rose de félicité.
En lui, l'Âme et la Nature, égales Présences,
S'équilibrent et se fondent dans une vaste harmonie.
Les Bienheureux dans leur brillant éther n'ont pas un cœur
Plus doux et plus vrai que celui-ci bâti par les mortels
Qui prend toute joie comme le don natal du monde
Et donne à tous la joie comme le droit naturel du monde.
Sa parole porte la lumière de la vérité intérieure,
Et les yeux larges de sa communion avec la Puissance
Dans les choses ordinaires
A enlevé le voile de son mental,
Il voit la divinité à nu dans les formes terrestres.
Tranquille comme une étendue de ciel sans une ride et immobile
Il regarde le monde avec une pensée jamais sondée ;
Un silence d'espace méditatif et lumineux
Découvert par un matin de délice,
Un entrelacs de feuillage verdoyant sur une montagne heureuse
Devenu le nid murmurant des vents du sud,
Telles sont les images de lui et semblables à lui,
Telle est sa race de beauté et tels ses pairs en profondeur.
Une volonté de grimper porte le délice de vivre,
La hauteur des cieux est compagne de la beauté qui enchante la terre,
Une aspiration à l'air des immortels
A posé sur ses genoux une extase mortelle.
Sa douceur et sa joie invitent tous les cœurs
À vivre avec le sien dans l'heureux logis d'une vie,
Sa force est comme d'une tour bâtie pour toucher les cieux,
Un dieu de roc taillé dans les carrières de la vie.
Ô perte, si la mort reprend les éléments
Qui ont bâti cette gracieuse enveloppe
Et brise ce vase avant qu'il n'ait exhalé son parfum,
Comme si la terre ne pouvait pas trop longtemps garder hors des cieux
Un trésor si unique prêté par les dieux,
Un être si rare et d'une matière si divine !
Dans une brève année, lorsque cette heure fleurie reviendra
Insoucieusement perchée sur une branche du Temps,
Cette gloire souveraine prendra fin, prêtée à la terre par les cieux,
Cette splendeur disparaîtra du ciel des mortels :

La grandeur des cieux était venue, mais trop grande pour rester.
Douze mois aux ailes légères
Leur sont donnés, à lui et à elle ;
Quand ce jour reviendra, Satyavane doit mourir.”
Comme un éclair nu et déchirant, l’arrêt de mort tombait.
Mais la reine s’est écriée :
“Alors la grâce des Cieux est vraiment vaine !
Les Cieux se moquent de nous avec leurs dons brillants,
Car la Mort est l’échanson d’une coupe de vin
De trop brève joie portée à nos lèvres mortelles
Pour un moment passionné par les dieux insoucians.
Mais je rejette cette grâce et cette moquerie.
Monte dans ton char et va de l’avant, ô Savitri,
Marche une fois de plus par les pays peuplés.
Hélas, dans la joyeuse verdure des forêts
Ton cœur s’est prêté à un appel trompeur.
Choisis encore une fois et laisse cette tête condamnée,
La mort est le jardinier de cet arbre merveilleux ;
La douceur de l’amour repose dans une pâle main de marbre.
En allant sur ce chemin de miel interdit,
Une petite joie se paiera d’une fin trop amère.
Ne défends pas ton choix, car la mort l’a frappé de nullité.
Ta jeunesse radieuse n’était pas née pour finir
Comme un cercueil vide qu’on jette dans une terre insouciant ;
Un choix moins rare appellera peut-être un destin plus heureux.”
Mais Savitri répondit avec son cœur violent,
Sa voix était calme, son visage fixe comme de l’acier :
“Une fois que mon cœur a choisi, il ne choisit pas deux fois.
La parole que j’ai dite ne s’effacera jamais,
Elle est écrite dans les annales de Dieu.
Une fois dite la vérité,
Même effacée de l’air terrestre, même oubliée par le mental,
Résonne immortellement
À jamais dans la mémoire du Temps.
Une fois que la main du Destin a jeté le dé, il tombe
Dans un éternel moment des dieux.
Mon cœur a posé le sceau de sa foi sur Satyavane :
Nul Destin contraire ne peut rayer sa signature,
Ni le Destin, ni la Mort, ni le Temps ne peuvent dissoudre le sceau.
Qui séparera ceux qui sont devenus un même être dedans ?
La poigne de la mort brise nos corps, pas nos âmes ;
Si la mort prend Satyavane, moi aussi je sais comment mourir.
Que le Destin fasse de moi ce qu’il veut, ou peut,

Je suis plus forte que la mort et plus grande que mon destin ;
Mon amour durera plus que le monde,
La fatalité tombe de moi
Impuissante contre mon immortalité.
La loi du Destin peut changer, mais pas la volonté de mon esprit.”
Une volonté indomptable coulait ses paroles comme du bronze,
Mais en écoutant ses mots, la pensée de la reine
A jailli comme la voix d’une Fatalité de son choix
Niant toutes les issues et les moyens d’échapper.
La mère répondait à son propre désespoir,
Comme l’une qui pleure en son cœur lourd
Et lutte dans le sanglot de ses espoirs
Pour tirer une note de secours parmi ses tristes cordes :
“Ô enfant, dans la superbe de ton âme
Tu planes à la frontière d’un monde plus haut
Et, éblouie par tes pensées surhumaines,
Tu prêtes l’éternité à un espoir mortel.
Ici-bas, sur cette terre changeante et ignorante,
Qui est l’amant et qui est l’ami ?
Tout passe ici, rien ne reste pareil.
Personne n’est pour une unique personne sur ce globe transitoire.
Celui que tu aimes maintenant est arrivé en étranger
Et partira dans une lointaine étrangeté.
Sur les tréteaux de cette vie, son rôle momentanément terminé
Qui lui fut assigné de l’intérieur pour un temps,
Vers d’autres scènes il part et d’autres joueurs
Et il rit et il pleure parmi des faces nouvelles, inconnues.
Le corps que tu as aimé est renvoyé
À la puissante Nature indifférente
Parmi l’immuable substance première des mondes
Et devient de la matière brute pour la joie d’autres vies.
Si ce n’étaient nos âmes, les vies tournent à jamais
Sur la roue de Dieu,
Elles arrivent et vont
Mariées et séparées dans la ronde magique
Du grand Danseur de la danse illimitée.
Nos émotions sont seulement les hautes notes faiblissantes
De sa musique fantasque qui change inévitablement
Avec les mouvements passionnés d’un Cœur en quête
Parmi les liens volages qui lient les heures aux heures.
Appeler ici quelque lointaine réponse du chant des cieux,
Invoquer une insaisissable félicité
Est tout ce que nous pouvons oser ;

Sitôt saisie, la musique céleste perd ce qu'elle contient
Trop proche, le cri rythmique s'envole ou s'éteint ;
Toutes les douceurs sont des symboles décevants ici,
L'amour meurt avant l'amant dans notre poitrine :
Nos joies sont des parfums dans un vase qui s'effrite.
Ô quelle est donc cette épave sur les mers du Temps
Qui hisse les voiles de la vie dans l'ouragan du désir
Puis appelle le cœur aveugle pour pilote !
Ô enfant, choisiras-tu, suivras-tu donc,
Contre la Loi qui est de l'éternelle volonté,
L'autarcie des humeurs du titan téméraire
Pour qui la seule loi est sa propre volonté cruelle
Dans un monde où la Vérité n'est point, ni la Lumière, ni Dieu ?
Seuls les dieux peuvent dire ce que tu dis maintenant.
Toi qui es humaine, ne pense pas comme un dieu.
Car l'homme, au-dessous des dieux, au-dessus de la brute,
A reçu pour guide la calme raison ;
Il n'est pas poussé par une volonté irréfléchie
Comme le sont les actes de l'oiseau et de la bête ;
Il n'est pas mû par une inflexible Nécessité
Comme l'est la mécanique insensée des choses inconscientes.
La marche furieuse du géant ou du titan
Grimpe pour usurper le royaume des dieux
Ou borde les magnitudes démoniaques de l'Enfer ;
Dans la passion impulsive de leur cœur
Ils jettent leur vie contre la Loi éternelle
Et tombent et se brisent sous leur propre poids violent :
Le chemin du milieu est fait pour l'homme pensant.
Choisir ses pas à la lumière vigilante de la raison,
Choisir son chemin parmi les innombrables chemins
Lui est donné, et à chacun son but difficile
Taillé parmi les infinies possibilités.
Ne quitte pas ton but pour suivre un beau visage.
Quand tu auras grimpé au-dessus de ton mental seulement
Et vivras dans la calme Vastitude de l'Un
L'amour pourra être éternel dans l'éternelle félicité
Et l'Amour divin remplacer les liens humains.
Il y a une loi voilée, une force austère :
Elle t'invite à raffermir ton esprit immortel ;
Elle t'offre ses sévères faveurs
De travail et de pensée et de grave délice mesuré
Telles des marches pour gravir les lointaines hauteurs secrètes de Dieu.
Alors notre vie est un tranquille pèlerinage,

Chaque année est une borne milliaire sur le Chemin céleste,
Chaque aurore s'ouvre sur une Lumière plus large.
Tes actes sont tes aides, et les événements sont des signes,
La veille et le sommeil sont les occasions
Qui te sont données par un Pouvoir immortel :
Ainsi tu pourras élever ton pur esprit sans tomber
Jusqu'à ce qu'il rejoigne les cieux dans un vaste calme vespéral ;
Indifférent et doux comme le ciel
Il grandit lentement dans la paix hors du temps."
Mais Savitri, inébranlable, répondit :
"Ma volonté fait partie de la volonté éternelle,
Mon destin est ce que la force de mon esprit peut faire,
Mon destin est ce que la force de mon esprit peut supporter ;
Ma force n'est pas celle du titan, c'est celle de Dieu.
J'ai découvert mon heureuse réalité
Dans un autre être par-delà mon corps :
J'ai trouvé l'âme de l'amour, immuable et profonde.
Alors, comment pourrais-je désirer un bien solitaire,
Ou aspirer à une blanche paix vide
Et tuer l'espoir sans fin qui a fait sortir mon âme
De sa solitude dans l'infini et de son sommeil ?
Mon esprit a entrevu la gloire pour laquelle il était venu,
Battant d'un seul et même cœur immense avec la flamme des choses,
Mon éternité embrassée par Son éternité
Et jamais las des doux abîmes du Temps,
La possibilité profonde d'aimer toujours.
Telle est la première et l'ultime joie, et pour ce battement
Les richesses d'un millier d'années fortunées
Sont une pauvreté.
La mort et le chagrin ne sont rien pour moi
Ni les vies ordinaires ni les jours heureux.
Et que sont pour moi les âmes banales des hommes
Ou des yeux et des lèvres qui ne sont pas celles de Satyavane ?
Je n'ai nul besoin de me retirer de ses bras
Pour voyager dans un infini tranquille,
J'ai le paradis découvert de son amour.
Maintenant seulement, pour mon âme en Satyavane,
Je chéris le précieux moment de ma naissance :
Au soleil et par des chemins d'émeraude rêvés
Je marcherai avec lui comme les dieux au Paradis.
Si c'est pour un an, cette année est toute ma vie
Et pourtant je sais que ce n'est pas tout mon destin
Seulement vivre et aimer un moment et mourir.

Car je sais maintenant pourquoi mon esprit est venu sur la terre
Et qui je suis et qui est celui que j'aime.
Je l'ai regardé du fond de mon immortel Moi,
J'ai vu Dieu me sourire en Satyavane ;
J'ai vu l'Éternel dans une face humaine.”
Alors personne n'a pu répondre à ses paroles.
Silencieusement ils s'assirent et regardèrent le Destin dans les yeux.

FIN DU CHANT UN

CHANT DEUX

Les Voies du Destin et le Pourquoi de la Douleur

(Le dernier chant revu par Sri Aurobindo avant son départ en 1950)

Un silence a scellé l'irrévocable décret,
Le mot du Destin tombait des lèvres célestes
Fixant une condamnation que nul pouvoir ne peut révoquer
À moins que la volonté même des cieux ne change son cours.
Du moins semblait- il ainsi.
Mais du fond du silence, une voix s'est levée
Qui contestait l'inaltérable destinée.
Une volonté se dressait contre l'immuable Volonté :
Le cœur d'une mère avait entendu les paroles fatidiques
Qui résonnaient comme une sanction de l'appel de la mort
Et venaient mettre une fin glacée à la vie et à l'espoir.
Mais l'espoir faiblissait comme un feu qui s'éteint.
Elle sentait l'inévitable main de plomb
Envahir en secret la garde de son âme
Et frapper d'une soudaine douleur sa calme contenance
Et l'empire de sa quiétude durement conquise.
Un temps, elle est tombée au niveau du mental humain,
Elle a partagé le monde du chagrin des mortels et des lois de la Nature
Elle a supporté le sort commun des hommes
Et senti ce qu'endurent les cœurs ordinaires dans le Temps.
Alors, posant la question de la terre,
S'adressant au pouvoir que nul ne scrute,
La reine s'est tournée vers le Voyant tranquille et immobile :
Envahie par le grondement des profondeurs de la Nature,
Se joignant au tourment des créatures muettes et harcelées
Et toute cette misère, tous ces cris ignorants,
Passionnée comme le chagrin qui fait le réquisitoire des cieux,
Elle a parlé.
Prêtant ses paroles à l'âme extérieure de la terre
Elle dénonçait la souffrance dans le cœur muet du monde
Et la révolte de l'homme contre son destin ignorant.
"Ô Voyant, dans cette étrange double nature de la vie de la terre,
Par quelle impitoyable Nécessité adverse
Ou quel froid caprice de la volonté d'un Créateur,
Par quel accident du hasard ou quel coup de chance organisé

Au sein de l'illisible mystère du Temps
Une règle s'est-elle tracée parmi nos pas fortuits
Faisant sortir une destinée d'une heure d'émotion
Et apparaître le noir mystère de la douleur et du chagrin ?
Est-ce ton Dieu qui a fait cette loi cruelle ?
Ou bien quelque Pouvoir désastreux a ruiné son Œuvre
Et il reste impuissant à défendre ou à sauver ?
Une semence fatale s'est plantée dans le faux départ de la vie
Lorsque le mal s'est accouplé au bien sur le sol terrestre.
Alors, dès le début est apparue la maladie du mental,
Sa pensée tourmentée, sa quête du but de la vie.
Il a tordu et mis en principe de bien et de mal
La franche simplicité des actes de l'animal ;
Il a faussé le chemin droit tracé par les dieux du corps,
Suivi les zigzags du cours incertain de la vie
Qui erre à la recherche de son but
À la pâle lumière des étoiles tombées du ciel de la pensée :
Il dirige des idées précaires, une volonté chancelante.
Perdue était la sûre identité de l'instinct
La flèche exacte du coup d'œil profond de l'être,
Il a brouillé les pas directs de la simple marche de la Nature
Et la vérité et la liberté qui poussent dans l'âme.
Sortie d'une innocence et d'une paix sans âge
Privilège des âmes pas encore trahies à la naissance,
Jetée ici-bas pour souffrir sur cette dure terre dangereuse
Notre vie est née dans la douleur et avec un cri.
Pourtant, la nature terrestre fête le souffle des cieux
Qui infuse dans la Matière la volonté de vivre,
Mais un millier de maux assaillent les heures mortelles
Et usent la joie naturelle de la vie ;
Nos corps sont une machine sournoisement faite,
Mais ses rouages aussi sont tous sournoisement prévus,
Une habileté de démon a ingénieusement machiné
Son héritage exact et inévitable
De danger mortel et de peines particulières,
Son tribut dûment payé au Temps et au Destin,
Sa manière de souffrir et sa manière de mourir.
Telle est la rançon de notre haut état,
Le signe et le sceau de notre humanité.
Arrive une macabre compagnie de maladies,
Locataires patentés de la maison corporelle de l'homme,
Fournisseurs de mort et tortureurs de la vie.

Dans les antres malignes du monde,
Dans les corridors et les cavernes de son subconscient
Embusqués, ils attendent l'heure pour bondir
Encerclant de danger la cité assiégée de la vie :
Admis dans la citadelle des jours de l'homme
Ils minent ses forces et meurtrissent, ou le tuent soudain.
Nous-mêmes, nous nourrissons des forces meurtrières ;
De nos propres ennemis nous faisons nos hôtes :
Ils sortent de leur trou comme des bêtes et rampent et rongent
Les cordes de la lyre du divin musicien
Et finalement, éraillée et frêle, la musique s'éteint
Ou brisée, claque dans une dernière note tragique.
Tout ce que nous sommes est comme une forteresse cernée :
Tout ce que nous tentons d'être se décompose comme un rêve
Dans le sommeil gris de l'ignorance de la Matière.
Infirmes et claudiquants, les mentaux souffrent du désaccord du monde
Et du peu de grâce des créatures humaines.
Comme un trésor gaspillé, ou vendu au rabais et vain
Dans le bazar d'une destinée aveugle,
Ce don inestimable des dieux du Temps
Perdu ou égaré dans un monde qui s'en moque,
La vie est une merveille manquée, un art grimaçant ;
Chercheuse dans un lieu obscur à l'aveuglette,
Guerrière mal armée devant des forces redoutables,
Ouvrière imparfaite chargée d'une tâche déconcertante,
Juge ignorante des problèmes créés par l'Ignorance,
Son vol vers les cieux trouve des portes closes et sans clef,
Ses glorieux élans finissent dans la boue.
Une malédiction pèse sur les dons de la Nature à l'homme.
Tout va enlacé par ses propres contraires,
L'erreur est le camarade de notre pensée mortelle
Et le mensonge guette dans la poitrine profonde de la vérité,
Le péché empoisonne avec ses fleurs de joie brillantes
Ou laisse dans l'âme une cicatrice brûlante et rouge ;
La vertu est un morne esclavage et une prison.
À chaque pas, un piège nous est tendu.
Étrangère à la raison et à la lumière de l'esprit,
La source de notre action jaillit des ténèbres ;
Nos racines plongent dans l'ignorance et la nescience.
Un registre de calamités grandissantes
Tel est le compte du passé et le livre futur du Destin :
Les siècles empilent les folies de l'homme et les crimes de l'homme
Sur l'innombrable grouillement des maux de la Nature ;

Comme si le poids de pierre du monde ne suffisait pas,
Il sème obstinément une récolte de misères
De sa propre main dans le sillon des dieux :
C'est l'immense moisson tragique croissante
Sortie des vieux méfaits enterrés par le Temps oublieux.
Par son propre choix, il marche dans la trappe de l'enfer ;
Cette créature mortelle est son propre pire ennemi.
Sa science est un artificier de ruine ;
Il pille la terre pour trouver moyen de faire du mal à son espèce ;
Il tue son propre bonheur et le bien des autres.
Le Temps et son histoire ne lui ont rien appris ;
Comme jadis dans la verte jeunesse du Temps
Lorsque la terre ignorante courait sur les grands chemins du Destin,
Les vieilles formes du mal s'accrochent à l'âme du monde :
La guerre qui réduit à néant le doux calme souriant de la vie,
Batailles et rapines, ruines et massacres
Sont toujours le passe-temps cruel des tribus guerrières de l'homme ;
Une heure idiote détruit ce qu'ont créé des siècles,
Sa rage gratuite ou sa haine démente frappe
La beauté et la grandeur produites par son génie
Et les vastes ressources du labeur d'une nation.
Tout ce qu'il a accompli, il le pousse dans le précipice.
Sa grandeur, il la tourne en épopée de malheur et de chute ;
Sa petitesse rampe, satisfaite, dans la crasse et la boue,
Il appelle la rétribution des cieux sur sa tête
Et se vautre dans une misère de sa propre création.
Auteur temporaire de la tragédie cosmique,
Sa volonté conspire avec la mort, le temps et le destin,
Sa brève apparition sur cette terre énigmatique
Se répète sans fin mais sans haut résultat
Pour ce voyageur des cycles millénaires de Dieu
Qui enferment sa vie dans leur vaste longévité.
Les recherches variées de son âme et ses espoirs toujours recommencés
Continuent l'orbite infructueuse de leur course
Dans une vaine répétition de peines perdues
Sur des pistes de vies bientôt oubliées.
Tout est un épisode dans une histoire sans sens.
Pourquoi tout cela, et pour quelle raison sommes-nous ici ?
Si la destinée de notre esprit est de retourner
À quelque existence d'éternelle béatitude
Ou à quelque immobile hauteur impersonnelle du calme sans fin,
Puisque nous sommes Cela et de Cela nous sommes venus,
D'où est sorti cet étrange et stérile interlude

Qui dure futillement à travers un Temps interminable ?
Qui a voulu former ou feindre un univers
Dans le vide glacé d'un Espace sans fin ?
Ou bien, s'il fallait qu'il y eût ces êtres et leurs brèves vies,
Quel besoin l'âme avait-elle de l'ignorance et des larmes ?
D'où est sortie cette exigence du chagrin et de la douleur ?
Ou alors, tout est venu sans rien y pouvoir et sans cause ?
Quel pouvoir a-t-il forcé l'esprit immortel à naître ?
L'éternel témoin, autrefois habitant de l'éternité,
Immortel étranger parmi des scènes transitoires,
Campe dans l'obscurité crépusculaire de la vie
Parmi les débris de ses pensées et de ses rêves.
Mais qui l'a persuadé de choir de sa béatitude
Et de perdre son immortel privilège ?
Qui lui a imposé la perpétuelle volonté de vivre
Comme un errant dans ce monde de charme et de chagrin,
Et de porter son fardeau de joie et de peine et d'amour ?
Ou, si nul être ne regarde les œuvres du Temps
Quelle cruelle Nécessité impersonnelle
Contraint donc le vain labeur de brèves créatures vivantes ?
Une grande Illusion, alors, a bâti les étoiles,
Mais alors où est l'abri de l'âme
Sur quoi repose-t-elle dans ce tourbillon de soleils irréels ?
Ou bien est-elle une voyageuse égarée de son pays
Fourvoyée dans une impasse du Temps et du hasard
Et elle ne trouve pas la sortie de ce monde insensé ?
Mais où commence et où finit le règne de l'Illusion ?
Peut-être l'âme que nous sentons est-elle seulement un rêve,
Et le moi éternel, une fiction perçue en transe."

* * *

Narad est resté silencieux, puis il a répondu.
Ajustant ses lèvres aux sons terrestres il a parlé,
Et maintenant quelque note du sens profond du destin
A pesé sur les frêles demi-mots du langage mortel.
Son front rayonnait de la solennité de sa vision,
Il regardait les tablettes de la pensée divine
Comme si les caractères d'une langue non écrite
Avaient laissé les inscriptions des dieux dans leur ampleur.
Nu dans cette Lumière, le Temps peinait,
Ses œuvres invisibles à découvert ;
Ses plans immenses, prescients, à perte de vue,

Inachevés et déroulés par le vol des âges
Étaient déjà tracés, la carte faite dans ce regard universel.
“Le soleil est-il donc un rêve parce qu’il y a la nuit ?
Caché dans le cœur des mortels l’Éternel vit :
Il vit secrètement dans la chambre de ton âme,
Là, une lumière brille, ni la douleur ni le chagrin ne peuvent entrer.
Une obscurité fait écran entre ton moi et lui,
Tu ne peux pas entendre ni sentir l’Hôte merveilleux,
Tu ne peux pas voir le soleil bienheureux.
Ô reine, ta pensée est une lumière de l’Ignorance,
Son brillant rideau te cache la face de Dieu.
Ta pensée illumine un monde né de l’Inconscience
Mais cache l’intention de l’Immortel dans le monde.
La lumière de ton mental te cache la pensée de l’Éternel,
Les espoirs de ton cœur te cachent la volonté de l’Éternel
Les joies de la terre te ferment la félicité de l’Immortel.
Ainsi a surgi la nécessité d’un dieu noir : l’intrus,
Le terrible maître d’école du monde, le créateur : la douleur.
Là où il y a Ignorance, là doit venir aussi la souffrance ;
Ton chagrin est un cri de l’obscurité à la Lumière ;
La douleur était le premier-né de l’Inconscience
Qui fut la base originelle muette de ton corps ;
Là, dormait déjà la forme subconsciente de la douleur :
Ombre dans l’ombre ténébreuse de la matrice première ;
Elle attend que la vie bouge pour se réveiller et être.
Sous la même coiffe que la joie est sorti le terrible Pouvoir.
Dans la poitrine de la vie il est né en cachant son jumeau ;
Mais la douleur est venue la première, alors seulement la joie pouvait être.
La douleur a labouré les premières friches de la somnolence du monde.
Par la douleur, un esprit a tressailli dans la glèbe,
Par la douleur, la Vie a remué dans les profondeurs subliminales.
Interné, submergé, caché dans l’hypnose de la Matière
Le rêveur, le Mental dormant s’est éveillé à lui-même ;
Il a fabriqué un royaume visible avec ses rêves,
Il a tiré ses formes des profondeurs subconscientes,
Puis il s’est retourné pour regarder le monde qu’il avait fait.
Par la douleur et la joie,
Brillants et ténébreux jumeaux,
Le monde inanimé a perçu la sensibilité de son âme
Sinon l’Inconscient n’aurait jamais subi le changement.
La douleur est le marteau des dieux
Qui brise la résistance aveugle du cœur mortel,
Sa lente inertie comme d’une pierre vivante.

Si le cœur n'avait pas été forcé de vouloir et de pleurer
Son âme serait restée gisante, contente, à l'aise,
Et jamais n'aurait songé à dépasser le départ humain
Et jamais n'aurait appris à grimper vers le Soleil.
Cette terre est pleine de labeur, bourrée de douleur ;
Les affres d'une naissance interminable la contraignent encore :
Les siècles finissent, les âges passent en vain
Et pourtant la divinité en elle n'est pas née.
L'Ancienne Mère fait face à tout avec joie
Elle appelle la blessure ardente, l'ivresse grandiose.
Car, par la douleur et le labeur vient toute création.
La terre est pleine du tourment des dieux ;
Sans trêve ils enfantent, harcelés par l'aiguillon du Temps
Et luttent pour accomplir l'éternelle Volonté
Et façonner la vie divine dans les formes mortelles.
Cette Volonté doit frayer son chemin dans les poitrines humaines
Contre le Malin qui se lève des gouffres
Contre l'ignorance de l'homme et sa rigidité obstinée
Contre les faux pas de sa volonté pervertie
Contre la profonde sottise de son mental humain
Contre l'aveugle récalcitrance de son cœur.
L'esprit est voué à la douleur jusqu'à ce que l'homme soit libre.
C'est le tumulte et la bataille, les pas lourds, la marche :
Un cri monte comme d'une mer gémissante,
Un rire désespéré sous les coups de la mort,
Un destin de sang et de sueur et de peine et de larmes.
Les hommes meurent pour que l'homme puisse vivre et Dieu puisse naître.
Un terrible Silence regarde le Temps tragique.
La douleur est la main de la Nature
Qui sculpte la grandeur des hommes :
Un labeur inspiré burine
Avec une cruauté céleste un moule rebelle.
Implacables dans la passion de leur volonté
Les démiurges de l'œuvre de l'univers
Lèvent les marteaux d'un labeur de titan ;
Ils façonnent leur espèce à coups de géant,
Leurs fils sont marqués de leur énorme empreinte de feu.
Quand bien même la formidable touche du dieu modelleur
Est une torture insupportable pour les nerfs mortels,
L'esprit brûlant grandit en intensité dedans
Et sent une joie dans chaque blessure de titan.
Celui qui veut se sauver lui-même vit calme et nu ;
Celui qui veut sauver la race doit partager sa douleur :

Il saura cela, celui qui obéit à la grandiose urgence.
 Les grands qui sont venus sauver ce monde souffrant
 Et le délivrer de l'ombre du Temps et de la Loi,
 Doivent passer sous le joug de la douleur et du chagrin :
 Ils sont pris par la Roue qu'ils espéraient briser,
 Sur leurs épaules, ils doivent porter le fardeau du destin de l'homme.
 Ils apportent la richesse des cieux, leurs souffrances comptent le prix
 Ou ils payent de leur vie le cadeau de leur connaissance.
 Le Fils de Dieu, né Fils de l'homme
 A bu la coupe amère et reconnu la dette du Suprême,
 Cette dette que l'Éternel doit à l'espèce déchue
 Liée par sa volonté à la mort et à une vie de lutte
 Et qui aspire en vain au repos et à la paix sans fin.
 Mais la dette est payée, liquidé le compte originel.
 L'Éternel souffre dans une forme humaine,
 Il a signé de son sang le testament du salut :
 Il a ouvert les portes de sa paix impérissable.
 La Divinité compense la plainte des créatures,
 Le Créateur subit la loi de la douleur et de la mort ;
 Une rétribution frappe le Dieu incarné.
 Son amour a frayé le chemin des mortels aux Cieux :
 Il a donné sa vie et sa lumière pour clore ici
 Le compte noir de l'ignorance mortelle.
 C'est fini, le terrible sacrifice mystérieux
 Du corps martyrisé de Dieu offert au monde ;
 Gethsémani et le Calvaire sont sa part,
 Il porte la croix sur laquelle l'âme de l'homme est clouée ;
 Les malédictions de la foule l'accompagnent ;
 Les insultes et les moqueries sont la reconnaissance de son droit ;
 Torturés avec lui, deux voleurs singent sa mort grandiose.
 Le front saignant il a suivi le chemin du Sauveur.
 Quiconque a découvert son identité avec Dieu
 Paye par la mort du corps la vaste lumière de son âme.
 Immortelle, sa connaissance triomphe par sa mort.
 Mis en pièces, écartelé, il tombe sur l'échafaud
 Mais sa voix crucifiée proclame : "Moi, je suis Dieu" ;
 Et le carillon des Cieux répond par un cri immortel :
 "Oui, tout est Dieu."
 La semence de Divinité dort dans le cœur des mortels,
 La fleur de Divinité grandit sur l'arbre du monde :
 Tout découvrira Dieu en soi-même et dans les choses ;
 Mais quand vient le messager de Dieu pour aider le monde
 Et conduire l'âme de la terre vers un destin plus haut,

Lui aussi doit porter le joug qu'il venait rompre,
Lui aussi doit porter la blessure qu'il voulait guérir :
Exempt et inaffligé par le destin de la terre
Comment guérirait-il les maux qu'il n'a jamais sentis ?
Il embrasse l'agonie du monde dans son calme ;
Mais même si nul signe n'apparaît aux yeux extérieurs
Et si la paix est donnée à nos cœurs humains déchirés,
La lutte est là et l'invisible prix se paye ;
Le feu, le conflit, le corps à corps sont dedans.
Il porte le monde souffrant dans sa propre poitrine ;
Les péchés du monde pèsent sur ses pensées, son chagrin est sien :
L'antique fardeau de la terre étreint lourdement son âme ;
La Nuit et ses pouvoirs encerclent ses pas tardifs,
Il endure les griffes du titan adversaire ;
Sa marche est une bataille et un pèlerinage.
Le mal de la vie frappe, il est percé par la douleur du monde :
Un million de blessures béent dans le secret de son cœur.
Il fait route sans sommeil à travers une nuit interminable ;
Les forces antagonistes se jettent sur son chemin ;
Un siège, un combat est sa vie intérieure.
Pire peut même être le prix, plus terrible la douleur :
Sa vaste identité et son amour qui abrite tout
Apporteront le tourment cosmique jusqu'au fond de son être,
L'affliction de toutes les créatures vivantes viendront
Frapper à sa porte et vivront dans sa maison ;
Une cruelle corde de sympathie peut rattacher
Toute souffrance en son unique chagrin et faire
Sienne toute l'agonie de tous les mondes.
Il retrouve une antique Force adverse,
Il est lacéré par le fouet qui déchire le vieux cœur usé du monde ;
Les pleurs des siècles visitent ses yeux :
Il porte la chemise sanglante du Centaure ardent,
Le poison du monde a bleui sa gorge.
Dans la capitale de la Matière, sur la place du marché,
Au milieu du marchandage des affaires appelées vie
Il est attaché au poteau d'un Feu perpétuel,
Il brûle sur un invisible seuil originel
Afin que la Matière puisse être changée en la substance de l'esprit :
Il est la victime dans son propre sacrifice.
Lié à la mortalité de la terre, l'Immortel,
Apparaissant et périssant sur les routes du Temps,
Crée le moment de Dieu par les battements de l'éternité.
Il meurt pour que le monde puisse naître neuf et vivre.

Même s'il échappe aux plus féroces des feux
Même si le monde ne tombe pas sur lui
Comme une mer qui noie tout,
C'est seulement par un dur sacrifice que les hauts cieux sont gagnés :
Il doit affronter la lutte, les affres, celui qui veut conquérir l'Enfer.
Une noire hostilité dissimulée habite
Dans les profondeurs de l'homme, au cœur caché du Temps,
Qui revendique le droit de ruiner l'œuvre de Dieu.
Un ennemi secret embusque la marche du monde ;
Il laisse une marque sur la pensée, sur les paroles, les actes ;
Il pose une tache et un défaut sur toutes les choses créées ;
Tant qu'il ne sera pas mis à mort, la paix est interdite sur la terre.
Il n'y a pas d'adversaire visible, mais l'invisible
Nous entoure, des forces intangibles assaillent :
Des contacts de royaumes étrangers,
Des pensées qui ne sont pas nôtres
S'abattent sur nous et contraignent le cœur égaré ;
Nos vies sont prises dans un filet ambigu.
Une Force adverse est née d'antan :
Envahisseur de la vie mortelle des hommes,
Elle leur cache le droit chemin immortel.
Un Pouvoir est entré pour voiler la Lumière éternelle,
Un Pouvoir s'oppose à l'éternelle volonté
Détourne les messages du Verbe infallible,
Contorsionne le tracé du plan cosmique :
Un murmure à l'oreille pousse au malheur le cœur humain,
Il scelle les yeux de la sagesse, le regard de l'âme,
Il est l'origine de notre souffrance ici,
Il lie la terre aux calamités et à la douleur.
Tout cela, il doit le conquérir celui qui veut faire descendre la paix de Dieu.
L'ennemi caché qui loge dans la poitrine humaine
L'homme doit le vaincre ou manquer son haut destin.
C'est la guerre intérieure sans merci.

* * *

Dure et lourde est la tâche du rédempteur du monde ;
Le monde lui-même devient son adversaire,
Ceux qu'il voulait sauver sont ses antagonistes :
Ce monde est amoureux de sa propre ignorance,
Son obscurité refuse la lumière sauveuse,
Il donne la croix pour paiement de la couronne.
L'œuvre du délivreur est une goutte de splendeur dans une longue nuit ;

Il voit la longue marche du Temps, le peu gagné ;
Quelques-uns sont sauvés, le reste lutte et échoue :
Un Soleil a passé ; l'ombre tombe sur la Nuit de la terre.
Certes, il est d'heureux chemins proches du soleil de Dieu,
Mais rares, ceux qui suivent la voie ensoleillée ;
Seuls les purs dans l'âme peuvent marcher dans la lumière.
Une porte de sortie se montre, une route de dure évasion
Du chagrin et des ténèbres et des chaînes ;
Mais comment quelques évadés délivreraient-ils le monde ?
La masse humaine traîne sous le joug.
L'évasion, si haute soit-elle, ne délivre pas la vie,
La vie reste derrière sur une terre déchue.
L'évasion ne peut pas relever cette race à l'abandon
Ni lui apporter la victoire et le règne de Dieu.
Un pouvoir plus grand doit venir, une lumière plus forte.
Même si la Lumière grandit sur la terre et la Nuit décline,
Tant que le mal ne sera pas mis à mort dans sa propre maison
Et tant que la Lumière n'aura pas envahi
La base inconsciente du monde
Et la Force adverse n'aura pas péri,
Il doit labourer encore et encore, son travail à demi fait.
Mais quelqu'un peut venir encore, armé, invincible :
Sa volonté immobile affronte les heures changeantes ;
Les coups du monde ne peuvent pas plier cette tête victorieuse ;
Tranquilles et sûrs sont ses pas dans la Nuit grandissante ;
Le but recule, il ne presse pas sa marche,
Il n'a pas recours aux voix hautes dans la Nuit.
Il ne demande pas l'aide des dieux inférieurs ;
Ses yeux sont fixés sur le but immuable.
Les hommes se détournent ou choisissent des chemins plus aisés ;
Il se tient à la seule et haute route difficile
Qui seule peut gravir les pics de l'Éternel ;
Les plans ineffables ont déjà connu ses pas ;
Il a fait des cieux et de la terre ses instruments
Mais les limites de la terre et des cieux tombent de lui ;
Leurs lois, il les transcende, il s'en sert comme d'un moyen.
Il a pris la vie dans ses mains, il a maîtrisé son propre cœur.
Les feintes de la Nature ne trompent pas ses yeux,
Inébranlable, il regarde l'autre bout de la Vérité ;
La sourde résistance du Destin ne peut pas briser sa volonté.
Dans les terribles passages, les sentiers fatals,
Invulnérable est son âme, indemne son cœur,
Il traverse vivant l'opposition des Pouvoirs de la terre

Et les embûches de la Nature et les attaques du monde.
La taille de son esprit transcende la douleur et la félicité
Il fait face au mal et au bien d'un regard calme et égal.
Lui aussi doit empoigner l'énigme du Sphinx
Et plonger dans sa longue obscurité.
Il a forcé les portes, il a pénétré les abîmes de l'Inconscient
Qui se voilent d'eux-mêmes, même de leur propre regard :
Il a vu le sommeil de Dieu modeler ces mondes magiques.
Il a regardé le Dieu muet qui façonne la structure de la Matière
Et rêve les rêves de son sommeil ignorant,
Et il a regardé la Force inconsciente qui bâtit les étoiles.
Il a appris le fonctionnement de l'Inconscient et sa loi
Ses pensées incohérentes et ses actes fixes,
Les résidus périlleux de ses impulsions et de ses idées,
Le chaos de ses fréquences mécaniques,
Ses appels à tort et à travers, ses murmures faussement vrais
Tous ces trompeurs de l'âme voilée qui écoute.
Tout vient à son oreille mais rien ne dure,
Tout sort du silence et tout retourne à son secret.
Sa somnolence a fondé l'univers,
Son obscur réveil fait sembler vain le monde.
Sorti du Rien et tourné vers le Rien
Sa ténébreuse et puissante nescience fut le début de la terre ;
C'est la substance résiduaire dont tout fut fait ;
Dans ses abîmes, la création peut basculer.
Son opposition embourbe la marche de l'âme,
C'est la mère de notre ignorance.
Il doit faire entrer la lumière dans ses noirs abîmes
Sinon jamais la Vérité ne pourra conquérir le sommeil de la Matière
Ni toute la terre regarder dans les yeux de Dieu.
Toutes choses obscures, sa connaissance doit les faire briller,
Toutes choses perverses, son pouvoir doit les dénouer :
Il doit passer sur l'autre rive de l'océan de mensonge,
Il doit entrer dans le noir du monde pour apporter là la lumière.
Le cœur du mal doit être nu sous ses yeux,
Il doit apprendre sa noire Nécessité cosmique,
Son droit et ses implacables racines dans le sol de la Nature.
Il doit connaître la pensée qui meut l'acte du démon
Et justifie l'orgueil égaré du Titan
Et la fausseté tapie dans les rêves tortueux de la terre :
Il doit entrer dans l'éternité de la Nuit
Et connaître les ténèbres de Dieu comme il connaît son Soleil.
Pour cela, il doit descendre dans le trou,

Pour cela, il doit envahir les Vastitudes douloureuses.
Impérissable et sage et infini,
Il doit quand même faire route par l'Enfer pour sauver le monde.
Il émergera dans l'éternelle Lumière
À la frontière où tous les mondes se rencontrent ;
Là, sur la dernière ligne des cimes de la Nature
La secrète Loi de chaque chose est accomplie,
Tous les contraires guérissent leur longue dissidence.
Là, les éternels opposés se rencontrent et s'embrassent,
Là, la douleur devient une violente joie brûlante ;
Le mal retourne à son bien originel
Et le chagrin repose sur la poitrine de la Félicité :
Elle a appris à pleurer d'heureuses larmes de joie ;
Son regard est chargé d'une tendre extase pensive.
Alors sera finie, ici, la Loi de la Douleur.
La terre deviendra un pays de la lumière des Cieux,
Un voyant né des cieux logera dans les poitrines humaines ;
Le rayon Supraconscient touchera les yeux de l'homme
Et le monde de la conscience de vérité descendra sur la terre
Envahissant la Matière du rayon de l'Esprit
Éveillant son silence à des pensées immortelles
Éveillant son cœur muet au Verbe vivant.
Cette vie mortelle abritera la joie de l'Éternité,
Le moi du corps goûtera l'immortalité.
Alors sera achevée la tâche du rédempteur du monde.
Jusque là, la vie doit porter sa semence de mort
Et les plaintes du chagrin se feront entendre dans la Nuit lente.
Ô mortel, endure la loi de la douleur de ce grand monde ;
Dans ton dur passage par ce monde souffrant
Appuie ton âme sur la force des Cieux pour te soutenir,
Tourne-toi vers la haute Vérité, aspire à l'amour et à la paix.
Un peu de félicité t'est prêtée d'en haut
Une note divine touche tes jours humains :
Fais de ton chemin quotidien un pèlerinage,
Car, par de petites joies et des chagrins tu marches vers Dieu.
Ne te précipite pas vers la Divinité par des routes dangereuses,
N'ouvre pas tes portes au Pouvoir abominable
Ne grimpe pas à la Divinité par le chemin du Titan.
Contre la Loi, il dresse sa seule volonté,
En travers de son chemin il jette l'orgueil de sa puissance.
Aspirant à vivre près du Soleil immortel
Il escalade les cieux par une échelle de tempêtes.
Avec une vigueur de géant il lutte pour arracher de force

À la vie et à la Nature le droit des immortels ;
En rage, il prend d'assaut le monde et le destin et les cieux.
Il n'arrive pas au noble siège du créateur cosmique
Il n'attend pas la main tendue de Dieu
Pour le tirer de sa mortalité.
Il voudrait prendre tout sans rien laisser de libre,
Il enfle son petit moi pour venir à bout de l'infini.
Barrant les routes ouvertes des dieux
Il fait son propre fief de l'air et de la lumière terrestres ;
Monopolisateur des énergies du monde
Il domine la vie des hommes ordinaires.
Sa douleur et la douleur des autres sont ses moyens :
Il bâtit son trône sur la mort et la souffrance.
Dans la hâte et le fracas de ses actes grandioses,
Dans un tumulte et une orgie de gloire et d'ignominie,
Par l'énormité de sa haine et de sa violence
Par le tremblement du monde sous ses pas
Il défie en combat le calme de l'Éternel
Et il se sent la grandeur d'un dieu :
Le Pouvoir est son portrait du moi céleste.
Le cœur du Titan est une mer de feu et de force ;
Il exulte dans la mort des créatures et la ruine et la chute,
Il nourrit son énergie de sa propre douleur et de celle des autres ;
Dans le pathos et la passion du monde, il se délecte,
Son orgueil, sa puissance appellent la lutte et la tourmente.
Il se fait gloire des souffrances de la chair
Et il pare du nom Stoïque les stigmates.
Éblouis et aveuglés ses yeux toisent le soleil,
Le regard du chercheur se retire de son cœur
Il ne trouve plus la lumière de l'éternité ;
Il voit l'au-delà comme un vide dépourvu d'âme
Et il prend sa propre nuit pour un noir infini.
Sa nature glorifie le nu de l'irréel
Et il voit dans le Néant l'unique réalité :
Il voudrait marquer le monde de son unique personne
Obséder la rumeur du monde de son unique nom.
Ses moments sont le centre du vaste univers.
Il voit son petit moi comme Dieu lui-même.
Son petit je a avalé le monde entier,
Son ego s'est élargi à l'infini.
Son mental, ce battement dans le Rien originel,
Ajoute sa pensée sur l'ardoise d'un Temps sans heure.
Sur une grandiose vacuité d'âme il édifie

Une énorme philosophie du Rien.
En lui, le Nirvana vit et parle et agit
Créant impossiblement un univers.
Un zéro éternel est son moi sans forme
Son esprit est le vide impersonnel absolu.
N'enfourche pas ce cheval, Ô âme grandissante de l'homme,
Ne jette pas ton moi dans cette nuit de Dieu.
La souffrance de l'âme n'est pas la clef de l'éternité,
Et la rançon du chagrin n'est pas ce que les cieus demandent de la vie.
Ô mortel, endure, mais n'appelle pas le coup,
Trop vite le chagrin et l'angoisse t'auront découvert.
Trop énorme pour ta volonté est cette entreprise hasardeuse ;
Les forces de l'homme sont sauvées seulement dans les limites ;
Et pourtant l'infinitude est le but de ton esprit ;
Sa félicité est là, derrière le visage en pleurs du monde.
Un pouvoir est en toi, que tu ne connais pas ;
Tu es le vaisseau de l'étincelle emprisonnée.
Elle cherche à se délivrer de l'enveloppement du Temps
Et tant que tu l'enfermes en toi, son sceau est la douleur :
La Félicité est la couronne de Dieu, éternel, libre,
Délivré de l'aveugle mystère de la douleur de la vie :
La douleur est la signature de l'Ignorance,
Elle atteste du dieu secret nié par la vie :
Tant que la vie ne l'aura pas trouvé, la douleur ne peut jamais finir.
Le calme est la victoire du moi qui triomphe du destin.
Endure, et finalement tu trouveras ton chemin de Félicité.
La Félicité est la substance secrète de tout ce qui vit,
Même la douleur et le chagrin sont un vêtement de la joie du monde,
Elle se cache derrière tes pleurs et tes cris.
Parce que tes forces sont seulement un fragment de Dieu et non son tout,
Parce que tu es affligé par le petit moi
Ta conscience oublie d'être divine
Tandis qu'elle chemine vaguement dans la pénombre de la chair
Et ne sait pas supporter l'énorme choc du monde,
Alors tu cries et dis que la douleur est là.
L'indifférence, la douleur et la joie sont un triple déguisement,
C'est la parure du Danseur extatique sur les chemins,
Elles te cachent le corps de la félicité de Dieu.
La force de ton esprit te fera un avec Dieu,
Alors ton agonie se changera en extase
L'indifférence s'approfondira et deviendra le calme de l'infini
Et la joie rira nue sur les pics de l'Absolu.

* * *

Ô mortel, toi qui te plains de la mort et du destin,
N'accuse personne du mal que toi-même as appelé ;
Ce monde tourmenté, c'est toi qui l'as choisi pour demeure,
Tu es toi-même l'auteur de ta douleur.
Jadis, dans l'immortelle immensité du Moi,
Dans une Vastitude de Vérité et de Conscience et de Lumière
L'âme a regardé dehors du haut de sa félicité.
Elle sentait l'interminable bonheur de l'Esprit,
Elle se savait sans mort, sans temps, sans bornes, une,
Elle voyait l'Éternel, vivait dans l'Infini.
Puis, curieuse d'une ombre jetée par la Vérité
Elle s'est tendue vers quelque "autreté" du moi,
Elle était tirée par un Visage inconnu qui scrutait à travers la nuit.
Elle pressentait une infinitude négative
Un vide grandiose dont l'immense excès,
Imitant Dieu et le Temps perpétuel,
Offrait une base pour une naissance adverse de la Nature
Dans l'inconscience rigide et dure de la Matière
Et un abri pour la brillance d'une âme transitoire
Qui allume la naissance et la mort et la vie ignorante.
Un mental a surgi qui regardait fixement le Rien
Jusqu'à ce que se forment des images de ce qui ne pouvait jamais être ;
Il logeait le contraire de tout ce qui est.
Un Néant est apparu comme l'énorme cause scellée de l'Existence,
Son support muet dans un infini vide
Dont les abîmes doivent engloutir l'esprit :
Une Nature enténébrée vivait là et gardait la semence
De l'Esprit caché qui feignait de ne pas être.
La Conscience éternelle devenait la demeure
De quelque Inconscient tout-puissant vidé de son âme ;
Nul ne respirait plus l'air natif de l'esprit.
Étrangère dans un univers inanimé,
La Félicité était l'incident d'une heure mortelle.
Comme tirée par la grandeur du Vide,
Fascinée, l'âme s'est penchée sur l'Abîme :
Elle avait soif de l'aventure de l'Ignorance
Et de la merveille et de la surprise de l'Inconnu
Et des possibilités sans fin qui se cachaient
Dans les entrailles du Chaos et dans le gouffre du Rien
Ou qui guettaient au fond des yeux insondés du Hasard.
Elle était lasse de son bonheur invariable,

Elle a tourné le dos à l'immortalité :
Elle était tirée par l'appel du risque et le charme du danger,
Elle aspirait au pathos du chagrin, au drame de la douleur,
Au péril de la perte, à l'échappée belle par un fil saignant,
La musique de la ruine et son ivresse et sa catastrophe,
La saveur de la pitié et les jeux de hasard de l'amour
Et la passion et la face ambiguë du Destin.
Un monde de dures tentatives et de difficile labeur
Et de bataille au bord périlleux de l'anéantissement,
Un fracas de forces, une vaste incertitude,
La joie de la création dans le Rien,
D'étranges rencontres sur les routes de l'Ignorance
Et la compagnie d'âmes à demi connues,
Ou la grandeur solitaire et la force toute seule
D'un être séparé qui conquiert son monde :
Tout l'appelait à descendre de son éternité trop sûre.
Une énorme descente commençait, une chute gigantesque :
Car ce que l'esprit voit crée une vérité
Et ce que l'âme imagine devient un monde.
Une Pensée jaillie de l'Éternel peut devenir
Un mouvement cyclique dans le Temps éternel,
Le signal de conséquences cosmiques
Et l'itinéraire des dieux.
Ainsi est venu, né d'un terrible choix aveugle,
Ce grand monde perplexe et mécontent,
Ce repaire d'ignorance, cette maison de Douleur :
Là se sont plantés les camps du désir, le quartier général du malheur.
Un immense déguisement cache la joie de l'Éternel."

* * *

Alors Ashwapati répondit au voyant :
"L'esprit, donc, est-il gouverné par un monde extérieur ?
Ô voyant, n'y a-t-il pas un remède dedans ?
Mais qu'est-ce que le destin, sinon la volonté de l'esprit
Longtemps plus tard accomplie par la Force cosmique ?
Je croyais qu'une grande Puissance était venue avec Savitri ;
Cette Puissance n'est-elle pas le haut égal du Destin ?"
Mais Narad répondit en couvrant la vérité par une vérité :
"Ô Ashwapati, les chemins semblent aller au hasard
Sur des rives où vos pas s'égarer ou courent
À des heures fortuites ou à un moment des dieux,
Et pourtant, le moindre de vos faux pas est prévu d'en haut."

Infailiblement, les tournants de la vie sont tracés
Et suivent le fleuve du Temps à travers l'inconnu ;
Ils sont conduits par un fil que gardent les calmes immortels.
Ce hiéroglyphe annonciateur des aurores à venir
Exprime en symboles un sens plus sublime que la Pensée scellée ne le saisit,
Mais comment ma voix
Convaincra-t-elle le mental de la terre de ce haut scénario ?
Plus sage, l'amour des Cieux rejette la prière des mortels ;
Inaveuglé par le souffle de leurs désirs,
Inobscurci par les brumes de la peur et de l'espoir,
Il chemine au-dessus de la lutte de l'amour contre la mort ;
Il garde pour Savitri son privilège de douleur.
Dans l'âme de ta fille, une grandeur réside
Qui peut la transformer elle-même et le monde autour,
Mais pour aller à son but, elle doit traverser des rocs de souffrance.
Bien qu'elle ait été bâtie comme une coupe de nectar divin
Et cherche l'air céleste dont elle fut faite,
Elle aussi doit partager la nécessité humaine du chagrin
Et transmuier en douleur toute sa cause de joie.
Le mental des mortels est conduit par des mots,
Sa vue s'enferme derrière des murs de Pensée
Et ne regarde dehors que par des portes à peine ouvertes.
Il découpe la Vérité sans bornes en petits bouts de ciel
Et prend chaque bout pour tous les cieux.
Il regarde avec effarement la Possibilité infinie
Et donne le nom de Hasard à la fluidité du Vaste.
Il voit les lents résultats d'une Force de toute-sagesse
Qui trace une suite de pas et des séquences dans le Temps sans fin,
Mais ne sachant les relier, il imagine une chaîne insensée,
Ou la main morte d'une froide Nécessité ;
Il ne répond pas au cœur mystique de la Mère
Il n'entend pas le battement ardent de sa poitrine,
Seul il sent la carcasse rigide et glacée d'une Loi sans vie.
Cette éternelle volonté hors du temps qui s'exécute dans le Temps
À la cadence libre et absolue de la Vérité cosmique,
Il pense que c'est une machine morte ou un Destin inconscient.
Les formules d'un Magicien ont fait les lois de la Matière
Et tant quelles durent, tout est lié par ces lois :
Mais le consentement de l'Esprit est nécessaire pour chaque acte
Et la liberté marche du même pas que la Loi.
Tout peut changer ici si le Magicien le choisit.

Si la volonté humaine pouvait devenir une avec celle de Dieu,
Si la pensée humaine pouvait se faire l'écho des pensées de Dieu,
L'homme pourrait être omniscient et tout-puissant ;
Mais maintenant il marche dans le rayon ambigu de la Nature.
Et pourtant, le mental de l'homme peut recevoir la lumière de Dieu,
La force de l'homme peut être mue par la force de Dieu,
Alors il est le miracle qui fait des miracles.
Car c'est ainsi seulement qu'il peut être le Roi de la Nature.
C'est décrété, et Satyavane doit mourir ;
L'heure est fixée, le coup fatal est choisi.
Ce qui sera d'autre est écrit dans l'âme de Savitri.
Mais jusqu'à ce que l'heure révèle le fatidique scénario
L'écrit attend, illisible et muet.
Le Destin est la Vérité qui s'exécute dans l'Ignorance.
Ô Roi, ton destin est transaction faite
À chaque heure entre la Nature et ton âme
Avec Dieu pour arbitre prévoyant.
Le Destin est un solde inscrit dans le livre de la Destinée.
L'homme peut accepter son destin, il peut refuser.
Même si l'Un maintient l'invisible décret
Il inscrit ton refus sur ta page de crédit :
Car le sort fatal n'est pas une fin, pas un sceau mystique.
Ressuscité du tragique accident de la vie,
Ressuscité de la torture du corps et de la mort,
L'esprit se relève, plus fort de sa défaite ;
Avec chaque chute, ses ailes divines grandissent plus larges.
Ses splendides échecs se somment par une victoire.
Ô homme, les circonstances que tu rencontres sur ton chemin,
Bien qu'elles frappent ton corps et ton âme de joie et de chagrin,
Ne sont pas ton destin ;
Elles te touchent un moment et passent ;
Même la mort ne peut pas trancher la marche de ton esprit :
Ton but, la route que tu choisis, sont ton destin.
Jetant tes pensées, ton cœur, ton travail sur l'autel,
Ton destin est un long sacrifice aux dieux
Jusqu'à ce qu'ils t'ouvrent ton moi secret
Et te font un avec le Dieu qui t'habite.
Ô âme, intruse dans l'ignorance de la Nature,
Voyageuse armée vers les sommets sublimes que tu ne vois pas,
Le destin de ton esprit est une bataille et une marche sans répit
Contre d'invisibles Pouvoirs adverses,
Un passage de la Matière au Moi éternel.
Aventurière à travers le Temps aveugle et imprévoyant,

À marche forcée à travers une longue suite de vies,
Elle pousse son fer de lance à travers les siècles.
Dans la poussière et la fange des plaines terrestres,
Sur des frontières innombrablement gardées, des fronts dangereux,
En de terribles assauts, en de lentes retraites blessantes,
Ou défendant le bastion de l'idéal en ruine,
Ou luttant contre toutes chances en des postes solitaires,
Ou campée dans la nuit près des feux de bivouac
Attendant la lente sonnerie de l'aube,
Dans la faim et dans l'abondance et dans la douleur,
À travers les périls et à travers le triomphe et à travers la chute,
À travers les allées vertes de la vie et dans ses déserts de sable,
Sur les landes sauvages, sur les crêtes ensoleillées
En colonnes serrées avec l'arrière-garde en déroute
Conduite par le fanal de son avant-garde nomade,
Marche l'armée du dieu qui a perdu son chemin.
Tard, enfin, la joie ineffable se fait sentir,
Enfin il se rappelle son moi oublié ;
Il a retrouvé le ciel d'où il était tombé.
Longuement son indomptable ligne de front
Force les dernières passes de l'Ignorance :
Pressant par-delà les dernières limites connues de la Nature,
Explorant le formidable inconnu,
Par-delà les repères des choses visibles,
Il traverse une couche d'air miraculeuse
Grimpe le sommet muet du monde
Et se tient debout enfin sur la splendeur des pics de Dieu.
En vain, tu t'affliges que Satyavane doive mourir ;
Sa mort est le commencement d'une vie plus grande,
La Mort est l'opportunité de l'esprit.
Une vaste intention a rapproché deux âmes
Et l'amour et la mort conspirent à une même fin grandiose.
En vérité, taillée dans le danger et la douleur viendra la félicité du ciel,
L'événement imprévu du Temps, le plan secret de Dieu.
Ce monde n'a pas été bâti au hasard avec des briques de chance,
L'architecte de la destinée n'est pas un dieu aveugle ;
Un pouvoir conscient a tracé le plan de la vie,
Il y a un sens dans chaque tournant et dans chaque ligne.
Totale et haute est l'architecture
Bâtie par des maçons renommés ou jamais nommés
Dont les mains sans voir obéissent à l'Au-delà,
Et parmi les maîtres bâtisseurs, Savitri est là.

* * *

Reine, ne tente plus de changer la volonté secrète ;
Les accidents du Temps sont des marches dans son vaste plan.
Que tes faibles et brèves larmes humaines ne viennent pas
Obscurcir les moments insondables d'un cœur
Qui sait que sa volonté solitaire et celle de Dieu sont une :
Ce cœur peut embrasser sa destinée hostile ;
Il garde son chagrin et fait face à la mort,
Affrontant seul et armé le destin adverse.
Debout et à part au milieu de cet énorme monde
Dans la grandeur de la silencieuse volonté de son esprit,
Dans la passion du sacrifice de son âme
Sa force solitaire fait face à l'univers,
Elle affronte le destin et ne demande pas l'aide des hommes ni des dieux :
Parfois, une seule vie est chargée de la destinée de la terre,
Elle n'appelle pas au secours les pouvoirs prisonniers du temps.
Toute seule, elle est égale à sa tâche puissante.
N'interviens pas dans un combat trop grand pour toi
Une lutte trop profonde pour qu'une pensée mortelle puisse la sonder,
Son défi aux limites rigides de cette Nature
Quand l'âme nue de ses robes confronte l'infini,
Ce leitmotiv trop immense d'une volonté mortelle solitaire
Qui arpente le silence de l'éternité.
Comme une étoile sans compagnon qui va par les cieux
Sans s'étonner des immensités de l'espace,
Voyageuse des infinitudes par sa propre lumière,
Les grands sont plus forts quand ils marchent seuls.
La grandeur d'être est leur force donnée par Dieu,
Un rayon de la solitude lumineuse du moi est leur guide ;
L'âme qui peut vivre seule avec elle-même rencontre Dieu ;
Son univers solitaire est leur rendez-vous.
Un jour viendra peut-être où elle devra rester seule et sans aide
Au bord dangereux de la ruine du monde et de la sienne
Portant l'avenir de la terre sur sa poitrine solitaire,
Portant l'espoir humain dans un cœur abandonné
Pour conquérir ou échouer sur une dernière crête désespérée.
Seule avec la mort et proche du dernier bord de l'extinction,
Unique grandeur dans cette dernière terrible scène,
Elle doit traverser seule un périlleux pont du Temps
Et toucher un apex de la destinée du monde
Où tout est gagné pour l'homme, ou perdu.
Isolée et désertée dans ce formidable silence

D'une heure décisive dans le destin du monde,
Dans cette grimpée de son âme par-delà le temps mortel
Quand elle se tient seule avec la Mort ou seule avec Dieu
À part sur un abîme de silence désespéré,
Seule avec son moi et la mort et la destinée
Comme sur quelque seuil entre le Temps et le Sans-Temps
Quand l'être doit finir ou la vie rebâtir sa base,
Seule elle doit conquérir ou seule périr.
Nulle aide humaine ne peut l'atteindre en cette heure
Nul Dieu armé ne vient resplendissant à ses côtés.
Ne crie pas vers les cieux, car elle seule peut sauver.
La Force silencieuse est descendue pour cela ici en mission ;
En Savitri, la Volonté consciente a pris une forme humaine :
Elle seule peut se sauver elle-même et sauver le monde.
Ô reine, retire-toi de cette scène prodigieuse,
Point ne t'interpose entre elle et l'heure de son Destin.
Son heure doit venir et nul ne peut intervenir :
Ne prétends pas la détourner de sa tâche envoyée des cieux,
N'essaye pas de la sauver de sa propre haute volonté.
Tu n'as aucune place dans ce terrible combat ;
Ton amour et tes soupirs ne sont pas arbitres là,
Laisse le destin du monde et le sien à la seule garde de Dieu.
Même s'il semble l'abandonner à ses seules forces,
Même quand tout lâche et tombe et voit la fin
Et le cœur défaille et seules la mort et la nuit sont là,
Sa force donnée par Dieu peut lutter contre la ruine
Même sur un dernier bord où seule la Mort semble proche
Et nulle force humaine ne peut aider ni empêcher.
Point ne t'avise d'intercéder près de la Volonté cachée,
Ne t'impose pas entre son esprit et la force de son esprit
Laisse-la à la grandeur de son moi et au Destin.”
Il dit et se tut et quitta la scène terrestre.
Loin de la lutte et des souffrances sur notre globe,
Il retournait à son lointain et bienheureux pays.
Telle une flèche étincelante pointée droit sur les cieux,
Le corps lumineux du voyant éternel
Perçait la gloire pourpre du midi
Et disparut comme une étoile fuyante
Évanouie dans la lumière de l'Au-delà ;
Mais encore un cri résonnait dans l'infini,
Et encore pour l'âme qui écoute sur cette terre mortelle
Une haute voix lointaine impérissable
Chantait l'hymne de l'amour éternel.

FIN DU CHANT DEUX

FIN DU LIVRE SIX

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SIX

LE LIVRE DU DESTIN

Chant Un – Le Mot du Destin	3
Chant Deux – Les Voies du Destin et le Pourquoi de la Douleur	23